

fond de l'atelier de Pierre-le-sculpteur, notre logis temporaire. Et tu te caches. Tu ris. Tu fais l'idiote. Tu réapparais derrière des caisses, des meubles, tu te caches aussitôt, le petit vieux de la vieille France n'y voit rien, myope et sourd, je n'en peux plus. Tu apparais avec une perruque, une vadrouille, des bouts de film; je pouffe, je continue de répondre au poli et rusé bombardement de l'agent de l'agence et soudain, plus près encore, tu t'affiches, les seins offerts, bien nus, bien pointus, je n'en peux plus, tu es folle. Tu ris, tu ris... Si je m'en souviens. Il se retourne soudain et il te voit, la jupe levée jusqu'à la taille, tu t'enfonces derrière le grand chevalet encombré, rouge, morte de honte. Moi je pleure. Je n'ai jamais tant ri. Je dis au type de l'agence que tu es folle. Il me croit. Il s'en ira, poli, clignant de l'oeil. Refusant ta tasse de café. Plus tu fais la sérieuse, plus il te ménage, te parle comme à une enfant. Et puis après, tu te souviens ? Non ?

— Oui, je me souviens ! Nous avons bien fait ça !

Et c'est encore le coup du pressons-nous, pressons-nous bien. Guetter la route en crochets, les montagnes sont splendides, non ? Un spectacle. Tu regardes. Tu te tais.

Il fait une fin d'après-midi rare. C'est plein de modelage, mou, de plasticine molle, cela se fait et se défait. Un spectacle. Des affiches avec toujours ces mots qui nous font sourire et que nous

lisons à haute voix : "DANGER, DEER CROSSING". Avec la fine petite neige qui tombe, poussée par le vent dans ces montagnes modelées avec grâce, ces annonces de "traverses de cerfs" nous amusent. Il flotte dans cette lumière agonisante un air de Noël... Pourtant, depuis plus d'un mois les fêtes pieusement commerciales sont terminées — et des cantiques surgissent, des cantiques profanes. On chantonne Ethel et moi.

"New Russia", c'est écrit, c'est pour bientôt. On ira prendre un café noir et chaud. On tripote la carte assez souvent, pour rien. Pour avoir l'air de savoir où on va, pour se convaincre que l'on voyage. On y a pensé si souvent : partir ensemble. Fuir. On ne savait pas quoi à l'époque. Maintenant, nous fuyons vraiment. C'est merveilleux. Il me semble que cet incident — cette dynamite — c'est une vieille histoire, il y a des mois. Ethel répète : "Peut-être un mort". Pas plus. Adirondacks ! "Paul", je n'aime pas ce nom, je n'aime pas mon nom. Je voudrais un nom plus dur, ou plus mou, pas entre les deux.

Deer Crossing: Drive carefully

- ① S'il fallait dire tout ce qui m'agace, chez moi, chez les autres, chez toi, Ethel. Quelle liste. Une montagne de griefs. J'aime mieux ne pas y penser. ② Maintenant, déjà, il fait nuit. Les collines qui bordent le chemin sont de gros dos ronds et

noirs, ou blancs quand la lumière s'y pose. ³ Les arbres ne sont que piquets et bâtons. Il y a les sapins, les sapins, ces cônes gras, ces jupes, ces édifices, ces hautains ! Il y a le chemin, cette route à surprises qu'il faut surveiller. Et ce vent. Et ces comiques avertissements : "Début-avalanche de rocs" et "Fin-avalanche de rocs". ⁴ Et les bourrasques. "Winding zone, drive carefully". Ethel écoute, j'écoute. Rien. Le bruit du vent, celui du moteur. Celui de la nuit. ⁵ Et nos respirations, nos souffles, presque rien. La vie au ralenti, à trente à l'heure, pas plus, à cause des "STONES FALLING" et des "WINDING ROADS" et que sais-je. ⁶ Si un "deer" apparaissait. On en discute. On se souvient. Des histoires des dévots du pays. Ce pays des légendes, il en pleut des racontars, des histoires mystérieuses. ⁷ Mon père ne tarissait pas quand il était lancé là-dessus, il partait à l'aide d'un dix onces, au plus. Un verre parfois et ça y était ! ⁸ On nageait dans un monde de fantômes, d'apparitions, de miracles, de cris, de frissons, j'en bavais, bouche ouverte, le dos glacé, et plus on en bavait, plus il en remettait, avec des noms, des dates, pour faire vrai, des témoins, la famille y passait, tous les ancêtres défilaient, avec des prénoms inconnus, il les faisait sortir des cimetières, un à un. ⁹

¹⁰ Mais on n'a pas peur. Il y a nous deux. C'est beaucoup. La radio miaule ou jappe. La radio, compagne bizarre. On ne craint rien. Mais c'est à

Chestertown qu'on fait la pause pour ce café noir. J'ai les yeux endoloris de guetter dans le noir, de fendre ces grands draps de ténèbres derrière mes phares vigilants. ¹¹ Et c'est toujours, c'était toujours, toujours, ce spectacle égal, le même, le ciment par taches, par zones sur la route, chaque côté les collines qui lèvent, fuient et ne pouvoir jamais regarder ailleurs, ne pas oser lever les yeux, regarder au ciel, derrière, de côté. ¹² Fixer droit devant soi et déchirer toujours ces petites nuées de brume ou ces rafales vaporeuses, du tulle, d'une neige poudreuse déplacée par ce vent. ¹³

¹⁴ Mais on n'a pas peur.

On a soif et on a envie de se regarder un peu. Car, plus tard, ce sera l'auto-route, ce "turnpike" ¹⁵ infernal. On sait ce que c'est, un couloir. Oui, c'est un couloir que ces voyages d'aujourd'hui. Des FIN couloirs gris ou blancs, noirs ou violets, un couloir interminable avec des phares, des avertissements surréalistes d'avalanches ou d'originaux traversant — un long couloir, depuis ce tunnel, le Wellington, il coulera en montant doucement jusqu'à l'autre, aperçu sur la carte : "Lincoln Tunnel" — toll — comme un égout-collecteur monstre — un métro à échelle d'un pays.

Jouissons de ce répit, de cette faille pratiquée dans le tunnel-café chaud. C'est une nuit étrange. Y a-t-il des nuits plus étranges les unes que les autres ? Ou, serait-ce qu'il y a dans l'air, notre air,